

Alors l'archange me demanda ce que j'avais fait la veille. Et je compris la vraie nature de l'archange.

Je me trompais : mais ma compréhension, pour fausse qu'elle était, me semblait si bien adaptée !

J'avais décidé, peu avant l'irruption de l'archange, de procéder à un bilan des semaines passées en peu de mots.

Tout aurait mal tourné. Au quotidien se serait substituée toute une époque, une épopée.

Elle commençait la nuit. Mais cette nuit avait été paradoxale. Pour tout dire, un vrai drame calme.

Tout le monde avait bien remarqué, par exemple, que la nuit jouait le jour, à travers « maints rites épars » dans la ville endormie.

J'ai un voisin qui rentre tous les soirs sa voiture entre une heure et deux heures du matin, un autre dont le chat passe la tête à travers la grille un peu plus tôt dans la nuit ; il y a deux Mercedes-Benz, des modèles rares et identiques, la couleur mise à part. A quelques rues de distance l'une de l'autre, ces véhicules ne stationnent pas ainsi le jour.

Le quartier est raisonnablement résidentiel, la plupart des pavillons sont dotés d'un garage, ce qui paraît évident surtout à cause des grilles métalliques, généralement voilées sous l'ombrage que leur fait la terrasse ; peut-être l'habitant y range-t-il sa Mercedes tôt le matin pour la sortir le soir.

Cela paraît absurde, semble contraire à toute logique, il en est quelque chose : la nuit règne ici, on le sait, vers deux heures du matin, c'est unanime.

Voyez les visages des gens. Prenez le dernier train de banlieue. On raconte que tous les clochards de la capitale le prennent pour passer la nuit hors de Paris.

Certes, il n'y a pas foule et c'est ainsi que la nuit se préserve. Il paraît qu'elle dissémine ses tueurs dans les rues pour sa défense.

Les gens sont attirés par la nuit.

Il y eut une époque de nuit, avec de pleines certitudes qui chantaient. La solitude se peignait en elle. De fait, tout allait bien. Tels, mes parents dormaient.

Mais en rentrant, j'avais conscience de ce qui se passait : ils sont ici et ils ont peur. Ils se sentent perçus, ils ressentent cette forme de l'égalité comme un fléau, comme une perte. Ils ne sont plus qui ils étaient.

Ils arriveront bientôt. Sont-ils donc partis ? Non, mais ils auront de nouveaux yeux, bien plus puissants que les nôtres. Ils n'auront qu'un oeil : chacun d'eux n'en aura qu'un, mais quand ils se rassembleront aussi, il n'y aura qu'un oeil pour eux tous, en sorte qu'ils seront bien plus puissants que tous nos sens.

Ils n'auront qu'un vécu, ils n'auront aucune notion de rien, ils ne nous écraseront pas : ils nous observeront, nous manipuleront et nous frémiront de plaisir, nous en redemanderont.

Ils n'ont qu'un sens, par lequel ils connaissent.

Je marchais depuis peut-être plus d'une heure. Je n'étais pas ivre de fatigue, j'étais las et je posais mes pieds au sol sans élasticité, sur la chaussée. Mais une voiture est passée. Il fallait que je retourne sur le trottoir. Immédiatement, je fus surpris par une association d'idées – j'allais peut-être me prostituer (en français le trottoir évoque la prostitution).

Il y a eu cette voiture, ses phares, je les ai ancrés dans ma mémoire – mais ils n'étaient rien d'autres que banals. J'ai cru que la voiture s'arrêterait, qu'elle n'en finirait pas et que des gens descendraient, qui me voleraient mes livres et me battraient mais pas à mort. Ils m'ensanglanteraient, on me ramasserait le lendemain matin. Ou je me traînerais moi-même jusqu'à l'hôpital.

Cette agression, cette tentative de destruction, me semblait prévisible comme la mort. Elle n'eut pas lieu, pas à ce moment, mais la conscience qu'on en a n'a qu'une exactitude.

Elle viendra.

« Faites des comparaisons absurdes, sans fondement, sinon d'actualité : vous vivrez bien, car l'existence crée des liens et aime ceux qui sont à son service.

Ne soyez pas hostiles, ni à votre sort, ni à la société qui vous emploie.

Mangez bien. »

« Non, il n'y a pas d'heure pour prendre le train. Il y a simplement des heures de pointe ».

« Voyez ce mur – on vous a dit de le repeindre. Certes, il était gris et dans le monde où nous vivons, c'est offensant. Alignez devant vous quelques pots de couleurs, cherchez ! La rue environnante est propre, elle a été récemment restaurée ; ce mur, le dernier trouble de la civilisation, à vous de le réduire. C'est sa brique, pourtant, qu'il faudrait ménager, ce n'est pas la couleur des pierres qui dérange. »

Je parle de la nuit. Je pourrais en parler différemment. De nombreuses activités, des responsabilités, du travail même m'en empêchent.

Qu'on ne s'y trompe pas : les rites de la nuit ne sont pas simplement violents. La violence intervient parfois – souvent – et joue, à elle seule, le sens tactile. A cette heure en effet la méfiance est telle...

Entre les passagers du dernier train du soir, de longs murs de silence et de regards méchants se dressent, tel semble univoque « le » murmure.

« Nous avons peut-être vécu la même expérience et nous n'en savons rien. Avec les mots, on s'entrecroise, on ne se rencontre jamais. »

Et le spectacle nous enjoint de concentrer nos applaudissements, pour combler le vide, le silence, successeur.

Alors qu'il semblait évident de confronter le vide à la présence.

« Nous voulons un monde univoque, dont les émanations imparfaites préfigurent les "dieux de nos doigts". »

Complexe sonore.

(Chaque son est complexe,
irrégulier sinon à son écho, à son reflet possible et donc minorisé
Tout est minorisé
Le complexe à son tour que suspend l'oeuvre)

« Je dois m'enfuir
Je ne veux plus avoir de réalité »

« Mais la chaussée ? Et la forêt, et ces clameurs...

On ne voit. Ce n'est ni l'existence ni son contraire
On ne voit. C'est une déchirure
Et ce n'est pas, en soi, honteux, mais je me frotte dans la
confusion à des morceaux de honte.

Je me vois ainsi. Et je vois que je n'y suis plus. Je vois aussi qu'il
n'y a plus que moi. Ils sont nombreux.

« Eux-mêmes ne savent pas combien ils sont ou ce qu'ils font ici,
ce qui revient au même car à chaque fonction, un nombre
correspond. C'est ce qui rend nombreuSE leur existence. Pas de
vocation chez eux. »

« Je vous écrirai.
J'écris. C'est mon métier », déclare Philip K. Dick dans *Siva*. Ces
mots...

Je me rencontre en moi au moment où il sort de chez lui pour se
rendre en Angola – en guerre. Depuis de longues, des dizaines
d'années, il s'y entretient. Il ne vit pas en Angola à temps complet.
La plupart du temps, il écrit.

Puis il marche ; il se retrouve et parle avec lui-même ; puis, il entre dans un café et continue de voir ; il cause à un ami ou une connaissance, de plus en plus mal connue en fait et jusqu'à son nom disparaît, il cause. Tout et rien, dit-il, et parlons-en.

« Les voix. »

Il les entend précisément, ce ne sont pas de simples voix qui parlent car elles dessinent, et par réfraction le dessinent. Tout se dessine et il gravit la pente avec incertitude.

« Ce n'est pas : être téméraire
Tu nous suis
Bientôt tu seras
avec nous
en nous »

« Je plonge »

Drôle de question : puis le regard se « dissipe », accompagne par exemple des mouvements inexistants. Il faut qu'il soit isolé à ce moment – car il n'est plus et puis ne sera plus le même.

Il se rend compte peu à peu du temps, de la transformation du temps. Le chronologie à son tour s'estompe, se redresse, des chaînes tombent paraît-il.

De succession en succession, en succession, leur vacarme s'immobilise – contre, en effet, et bientôt à nouveau pour s'inverser encore.

Le récit à voix basse de l'événement, la trame, si l'on veut, du drame qui se joue (aussi, le jour) explique tous ces gestes qui, s'ils ne sont pas sensés avoir pris corps, demeurent, et ôtent et parfois donnent vie aussi, et de la vie une idée un peu terrifiante...

Je reconnais là un monde, improbable peut-être, serein dans la distance.

Un chant, oui

Une cour. Une immense cour. Un carnage proche de là. Vous ai-je déjà parlé du massacre de Lubumbashi ? J'ai beaucoup marché, vous m'accueillez, mais nous ne pouvons rester là.

Si l'air est immobile, par exemple. Nous n'y croirons pas.

Je m'éveillai d'heureuse humeur trois jours plus tôt. Je m'endormais ensanglanté la nuit, la même nuit.

Voici mon deuil.